

L'humeur de...

Marie-Noëlle LOVENFOSSE

Rentrée : 1 / insouciance : 0

Septembre 1966. Monique, Bernadette, Dominique et Bénédicte entrent à l'école primaire. Sœur Isabelle les accueille et, un doigt sur les lèvres, le voile bien accroché aux cheveux, les invite à entrer en classe en silence. Tout à la joie d'entamer des cahiers immaculés, alignés dans leur uniforme impeccable, au col fermé jusqu'au dernier bouton, elles sont à des kilomètres d'imaginer que mai 68 et ses interdictions d'interdire vont profondément modifier, des années plus tard, les conceptions de l'éducation. En attendant, (relativement) attentives et (presque) sages, elles patientent jusqu'à la récré pour jouer à la corde à sauter ou à la marelle.

Septembre 2017. Ewan, Anaïa, Hippolyte, Icham et Zora entrent tout juste en première année primaire. Monsieur Christian, qui étrenne une chemise à carreaux déclinés en un superbe camaïeu de bleus, s'efforce de ramener un semblant de calme dans sa classe aux couleurs vives en se frayant un chemin au milieu des sacs et mallettes éparés. Il s'interroge sur la nécessité ou non de confisquer d'emblée les « hand spinners » que certains élèves font tourner frénétiquement (*un conseil du psy pour se concentrer ?*) et les GSM qui n'en finissent pas de sonner (*difficulté parentale à couper le cordon ?*). Pensent-ils déjà à leur futur CEB ?

Qu'est-ce qui a changé à l'école depuis 1966 ? Les prénoms ? Bien vu, mais encore... Le contexte politique ? Assurément. La présence des religieux et religieuses dans les écoles ? Ils et elles se sont effectivement faits de plus en plus rares dans les classes. La disparition de l'uniforme ? La mode ? Les nouvelles technologies ? La manière d'enseigner ? Les neurosciences ? Le Pacte d'excellence ? Les familles ? Les enfants

eux-mêmes ? Tout cela, et bien d'autres choses encore...

Et c'est tant mieux, dans la plupart des cas. Mais n'aurait-on pas, malgré tout, perdu en chemin un petit quelque chose que j'aurais bien envie d'appeler « une certaine insouciance » ? Je ne suis ni sociologue, ni statisticienne, je serais bien en peine de vous livrer les résultats incontestables d'observations assidues de mes contemporains. Mais j'ai deux oreilles qui captent de temps à autre, ça et là, des éléments susceptibles de me pousser à une petite réflexion.

Très récemment, j'entendais l'entourage d'une blondinette de 6 ans, dument pourvue des derniers équipements scolaires

à l'effigie de la *Reine des Neiges*, lui demander : « Alors, tu es contente d'entrer en primaire ? » La gamine, pourtant très heureuse en maternelle jusque-là, répond, avec une moue désespérée : « Non... » Pressée de questions, elle ajoute, des larmes plein les yeux : « J'ai peur de mal travailler... » Quelques jours plus tard, au JT du soir, c'est, cette fois, une ado entamant ses études secondaires qui confie à la caméra : « J'ai peur, parce que c'est une bonne école ! »

Il n'est pas question de tirer de ces deux exemples une vérité générale, bien sûr, ni de rejoindre la cohorte des adeptes du « *C'était mieux avant !* », mais tout de même, ça m'interpelle quelque part, comme dirait l'autre... ■



Illustration : Anne HOOGSTOEL